

TV/Guerre, TV/Guerre

PAR MAURIZIO LAZZARATO

La subordination de la plupart des chaînes de télévision à "la raison d'état" durant la guerre du golfe a crevé l'écran. Au-delà du réflexe défensif, la difficulté d'une théorie critique de l'information et du pouvoir apparaît. Cet article trace l'esquisse de la fonction productive, symbolique et disciplinaire des médias et des technologies de communication. Premiers pas pour réfléchir à leur transformation...

L'arrogance, la mauvaise foi des télévisions a plongé tout un chacun (même certains de ceux qui étaient favorables à l'intervention contre l'Irak) dans une colère presque désespérée. Nous ressentions l'ampleur du fossé entre les énormes moyens mobilisés pour la guerre et la résistance individuelle au décernelement.

Le premier réflexe défensif fut d'essayer de nommer la violence inouïe produite par le flot d'informations ininterrompues dont nous étions submergés. Mais souvent, nous n'aboutissions qu'à des jugements stéréotypés, de vieux clichés. Face à un dispositif de pouvoir qui ne tire sa légitimité que de la force et la répétitivité de son fonctionnement, notre désarroi fut grand.

Une première conclusion s'impose : la télé a été perçue comme la synthèse des nouvelles formes de pratiques et de distribution des dispositifs du pouvoir. Elle constitue donc un bon test de la difficulté d'élaborer une théorie critique de l'information, mais plus généralement du pouvoir dans les sociétés post-industrielles. La difficulté tient moins dans la possibilité de penser les médias que dans celle d'analyser les rapports sociaux qu'ils constituent et engendrent.

Devant la complexité des stratégies cristallisées autour des médias, suggérons une approche particulière visant à rompre le cloisonnement habituel (politique, économique, idéologique) à partir duquel elles sont appréhendées. Pour cela nous proposons d'envisager l'infor-

mation et la communication selon les fonctions qui agençaient le travail : fonction productive, fonction symbolique, fonction disciplinaire.

DES PARTS DE MARCHÉS

Après 1988, un tournant stratégique s'est amorcé : il y a eu "libéralisation" de la télévision. "Libéralisation" dans le sens où Marx parle de "travail libre", c'est à dire d'une activité humaine libérée de toute contrainte politique, économique et sociale traditionnelle, guidée seulement par les rapports économiques, les rapports de capital.

Le rapport de capital a en effet très rapidement subordonné à ses lois l'information "libérée" des contraintes du monopole d'état. Bouygues, Lagardère et la politique socialiste (plus libérale que les libéraux) représentent l'aspect le plus spectaculaire d'un processus de concentration de l'information au service de quelques puissances financières et industrielles. De politiques, les contraintes sont devenues directement capitalistes.

Cette main-mise du capitalisme sur une activité qu'elle ne contrôlait qu'indirectement, cette libéralisation, modifie totalement les rapports entre économie et politique et définit de nouveaux impératifs de production.

Ainsi l'imposition de la rentabilité vise à définir des règles de productivité (Audimat) et concentre rapidement l'espace audiovisuel autour de l'impératif publicitaire. La conquête de ces "parts de

marchés" nécessite une réorganisation qui affecte aussi bien la grille des programmes que les méthodes de travail des journalistes.

Peu à peu, c'est toute "l'esthétique" télévisuelle qui a été conquise par la logique d'entreprise et ses modèles communicationnels. Le journaliste a de plus en plus comme fonction d'appliquer une stratégie de contrôle, de participation, de motivation par la communication : il n'informe plus, il communique, vend et se vend. On en vient à regretter la vieille déontologie professionnelle, quand s'affiche avec cynisme, cette confrérie de spécialistes de gestion du consensus social encore appelés "journalistes" !

Puisque les médias sont intégrés dans le management de grandes firmes, l'industrie de l'audiovisuel vise désormais le "total entertainment", le divertissement absolu (déclaration du vice-président de Sony-USA), c'est à dire le cycle intégré production/consommation.

Exemple probant : après s'être attaqué à la production des moyens de diffusion et d'enregistrement (de la télé au caméras), Sony produit aujourd'hui directement tout ce qui accompagne ses jouets électroniques (Sony a acheté CBS Records en 1988, Colombia, la première major Hollywoodienne en 1989 et en 1991 la première star rock Michael Jackson). Elle cherche ainsi à faire en sorte que les films, les clips, les disques, les jeux ou feuilletons télévisés produits par ses filiales soient regardés sur des téléviseurs, des magnétoscopes, des lecteurs laser



Ils appuient l'efficacité de la technologie télématique. Ils deviennent la forme la plus asymptotique des mécanismes d'assujettissement constitués par les média. Ils ne décrivent pas des événements ou des processus : ils prélèvent des fragments à l'aide desquels ils énoncent le réel, l'interprétant, introduisant les sujets dans des schémas préconstitués dans lesquels on leur assigne une cohérence et une identité abstraites. Ainsi, la fonction symbolique constitutive de l'espace politique est annihilée, se passe du "réel" et est réduite à une simple technologie : les français, leur vie, leurs opinions, leurs choix sont présumés, quantifiés dans des enquêtes censées les découvrir, les analyser.

La multiplication des sondages/audit crée l'illusion d'un suffrage universel quotidien. En fait, ce mécanisme de "définition de la volonté générale" ne peut rien prévoir, ni connaître car il vise surtout à légitimer l'existant, en particulier le journaliste et le politicien dans leur rôle respectif.

Paradoxalement, on aboutit à un espace public se passant du politique qui le fonde, réduit à une administration. Le politique n'est plus que gestion, systématique, dissoute dans les fonctionnements technologiques. La conséquence est grave : si la simulation médiatique ne recouvre que partiellement le pouvoir et les sujets historiques, elle excelle par contre à transformer la citoyenneté, la participation politique en exclusion.

L'opinion se dilue dans une communication généralisée.

CIRCULEZ ! IL N'Y A RIEN À VOIR

La troisième fonction de l'information, la fonction disciplinaire, ne sera ici que brièvement évoquée. Il semble bien que le processus de contrôle des populations, mis en place à la fin du 19ème siècle, soit en voie d'achèvement : le sujet à contrôler n'est plus la "foule grouillante" et dangereuse, mais le public.

La disparition de la classe ouvrière comme sujet politique a entraîné la disparition de toute "altérité" dans les formes de représentation (médiatique ou politique). Nous sommes cantonnés au rôle de spectateurs.

En un siècle, le contrôle, de l'espace (de la rue, mais aussi de la ville qui comme "lieu" n'existe plus) a été poussé très loin. Les technologies de l'information y sont pour beaucoup. Mais plus que la déréalisation de l'espace, c'est l'investissement du temps par la temporalité de l'information qui nous "normalise". La télé est la temporalité vide du présent absolu. Elle est la machine qui nous permet de "tout" voir sans faire l'expérience de rien.

L'ERE "COMMUNICATIONNELLE"

La télé de guerre a très bien fonctionné de ce point de vue : "tous aux abris,

avec la masques à gaz à côté du fauteuil, en attendant les informations". Tous à la maison car l'événement" ne peut que se passer en dehors de nous : quelque part ailleurs et sûrement "couvert" par nos média.

C'est l'expérience du temps collectif de l'événement que l'information tente de banaliser comme temps de l'actualité. "Il n'y a plus rien à voir, il n'y a plus rien à faire. Circulez." Et ça circule, ça circule.

Nous avons seulement commencé un discours sur les réseaux informationnels qui tissent un filet pour capturer, simuler, recueillir l'actualité des sujets de la communication. De ces sujets, on ne connaît presque rien.

L'esquisse rapide de la fonction productive, symbolique, disciplinaire de l'information et de ses technologies, ne nous permet pas encore de reconstruire l'articulation complexe de ces nouvelles relations de pouvoir. Elle nous autorise néanmoins à affirmer que s'opère devant nous un changement radical de l'activité humaine qui, pendant deux siècles a été appréhendée et organisée sous la catégorie du travail. Une transformation anthropologique de l'activité de création intervient et la distinction entre production et jouissance, entre temps de travail et temps libre, est difficile à établir. Dans la phénoménologie de cette activité, que faute de mieux, on appellera "communicationnelle", réside le secret du pouvoir et, peut-être, de la révolution.

Futur antérieur

FUTUR ANTÉRIEUR se propose de mettre au jour les enjeux essentiels des confrontations politiques, sociales, culturelles d'aujourd'hui. Elle veut impulser un débat ouvert et radical, qui ne ménage pas les pudeurs de l'ère du temps. Ni universitaire, ni de vulgarisation, **FUTUR ANTÉRIEUR** entend se donner les outils intellectuels à la mesure des changements de l'époque, et mener la discussion avec les courants de pensée les plus audacieux. Autant que diversifier ses thèmes, elle souhaite diversifier ses formes d'intervention, et procéder aussi bien par textes théoriques de fond, par dossiers, que par articles polémiques.

Directeur de Jean-Marie Vincent publication

ABONNEMENT : 240 FRANCS (UN AN)

L'Harmattan 7 rue de l'Ecole Polytechnique 75005 PARIS

SOMMAIRE N°6

La marche du temps :

- * La guerre et les média
- * Situation soviétique
- * Sur l'Europe

B. LATOUR, C. SCHWARTZ, F. CHARVOLLIN, Crise des environnements : défi aux sciences sociales

Maurizio LAZZARATO, Toni NEGRI, L'intellectualité de masse et travail immatériel

Pascal NICOLAS-LE-STRAT, Lecture monétaire du salariat

Roland LAFITTE, Entendre le hurlement des vies de banlieues

Daniel KERGOAT, Luttés et organisation des infirmières

Jean-Marie VINCENT, Dialogue et solitude. La correspondance Jaspers-Heidegger

Claude AMEY, A propos de "A quoi pense la littérature ?" de P. Macherey

Hugo MORENO, La Littérature sur la Perestroïka
Gerassimos VOKOS, Pascal, le post-moderne et la dictature

Gian-Carlo PIZZI, Réflexion sur Luhmann

Lectures : Michèle Le DOEUF, Toni NEGRI, PANDOLFI